

Elisabeth Léturgie

Passé et fin d'analyse. Quelle urgence peut les lier ?

Chaque psychanalysant se soucie de la fin de son analyse et même se la représente.

Mais le terme fin contient une équivoque : est-ce la fin comme but, intention, ou la fin comme arrêt, point final ?

Il me semble que la fin qui est marquée d'une satisfaction dont parle Lacan est celle qui unit les deux sens du mot : quand l'arrêt se fait au moment où l'intention de départ est réalisée.

Mais comment saisir que cette intention est réalisée?

Qu'est-ce qui atteste que le but est atteint ?

Nous trouvons des indications précises dans le texte que Freud nous a laissé à la fin de sa vie (1937), et auquel il est toujours passionnant de revenir : « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin ¹ ».

On y trouve une interrogation majeure : « celle de savoir s'il existe une fin naturelle à une analyse, s'il est même possible de mener une analyse à une telle fin ? ² » Freud aborde la question ainsi : « En pratique il est facile de le dire : L'analyse est terminée quand l'analyste et le patient ne se rencontrent plus pour l'heure de travail analytique ». Il ajoute : « Ils agiront ainsi lorsque deux conditions sont à peu près remplies : la première, que le patient ne souffre plus de ses symptômes... La seconde, que l'analyste juge que chez le malade tant de refoulé ait été rendu conscient... ³ ».

Freud énonce donc quelques certitudes qui font le lit des nôtres :

- Reconnaissance de l'existence de l'inconscient
- Exigence d'un travail de remémoration

1 - Lacan J., *Résultats, Idées, Problèmes*, T. II, PUF, Paris, 1985, p. 231

2 - Lacan J., *Ibid*, p. 234

2 - Lacan J., *Ibid*, p. 235

- Levée du refoulement

Et il a l'idée d'une « construction en analyse » qu'il développe assez longuement dans son parallèle avec l'archéologie.

Il fait état également d'obstacles.

- Une force pulsionnelle constitutionnelle excessive

- Et bien sûr le roc de la castration et ses effets devant lequel le psychanalyste n'a aucun pouvoir.

À reconnaître ces impasses inévitables, il accepte les limites de sa technique et formule : « qu'une analyse doit être brève et incomplète » comme s'il fallait l'accepter...

Sans doute était-il dans ce temps du début de la psychanalyse où il voulait élaborer la métapsychologie et former des analystes. Pour que la psychanalyse se développe, il était dans l'urgence de permettre à des analysants de devenir psychanalystes afin de travailler... même après quelques mois d'analyse. Cependant il proposait que : « chaque psychanalyste devrait périodiquement, par exemple tous les cinq ans, se constituer à nouveau objet de l'analyse, sans avoir honte de cette démarche. ⁴ ».

Ainsi Freud distingue la fin d'analyse dite « thérapeutique » et celle qui mènera à produire un analyste.

Chez Lacan, également on trouve la fin envisagée différemment, il a pu s'adresser en ces termes à des étudiants : « Une analyse n'a pas à être poussée trop loin. Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez ⁵ ». Mais pour les analystes, il préconise que la boucle doit être parcourue plusieurs fois.

Je trouve que c'est une très belle formule et qui se vérifie dans la clinique !

Entre le début de la cure, dans laquelle le sujet entre avec la souffrance de son symptôme, et où se noue pour lui l'expérience subjective à la question de la vérité, et la fin : il y a le temps que la rectification subjective produise un véritable changement de position quant à la jouissance, du fait d'avoir assumé sa castration. Ce long travail n'est qu'une boucle et la fin n'est que la réponse à l'insu du début de l'analyse. Là où le symptôme signale un impossible à supporter, le parcours de la cure qui livre le fantasme, permet de supporter la divi-

4 - Lacan J., Ibid, p. 265.

5 - Lacan J., « Conférences et entretiens dans les universités nord-», *Scilicet* 6/7, Le Seuil, Paris, 1976, p.15.

sion et d'accepter le manque à être. Une mise en série des nécessités du déroulement de la cure :

- Repérage des signifiants maîtres
- Modification de la jouissance
- Acceptation de la castration
- Destitution subjective
- Traversée du fantasme
- Repérage de l'objet a
- Réduction des Idéaux
- Identification au symptôme,

est bien fastidieuse et ne permet pas de saisir de ce que sera la fin d'une analyse.

Comment et quand est-on sûr de s'être dégagé de la place qu'on occupe en tant qu'objet dans le désir de l'Autre ?

La réponse originale de Lacan sur ce sujet c'est bien sûr en 1967 : l'invention d'une procédure nouvelle, la passe, en vue d'obtenir un témoignage sur la fin de l'analyse, pour savoir à quelle fin une analyse aboutit.

En même temps, Lacan sépare la passe et la fin de l'analyse, en disant : « c'est une expérience radicalement nouvelle que nous avons mise en place, car la passe n'a rien à faire avec l'analyse. ⁶»

En même temps il fait de la véritable fin d'analyse le passage à l'analyste. La passe est alors la meilleure façon d'apercevoir ce passage et de saisir l'avènement du désir du psychanalyste et de le cerner particulièrement soigneusement.

Il fait de la passe une expérience créative individuelle, qui permet d'obtenir un certain savoir, pour ceux qui s'y engagent, et il la présente comme un choix pas comme une obligation. C'est-ce sur quoi il insiste dans notre texte de référence ⁷ : « D'où j'ai désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse, en me gardant, cette passe, de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis. » Peut-on entendre qu'il laisse la sortie de l'analyse au risque d'un savoir qui doit s'éprouver ? Puis qui doit s'exposer afin de se transmettre dans sa singularité ?

C'est-ce qui fera la force du témoignage au cours de la passe : à chacun son mode d'entrer dans cette procédure au cadre bien précisé. Cela laisse à chacun la liberté d'écrire sa fin entre désir et dette selon l'éthique lacanienne.

6 - Lacan J., « Sur l'expérience de la passe », *Ornicar*, n°12/13, p.120.

7 - Lacan J., *Autres Ecrits*, Le Seuil, Paris, p. 573.

Comment cela se décide-t-il entre fin d'analyse et passe ?

Cela peut être la passe sans fin d'analyse.

Cela peut être la fin, le temps jugé nécessaire... et la passe.

Cela peut être la passe qui fait preuve et alors la fin qui la suit.

Mais alors il s'agirait d'une position qui situerait chronologiquement la passe et la fin et qui les nouerait d'une façon logique, voire nécessaire.

Ce n'est pas ce que nous indique Lacan.

Ce n'est pas toujours le cas.

Je vais essayer de repérer les liens logiques qui ont noué passe et fin d'analyse dans mon trajet pour cerner si une urgence les a liées.

Pour cela je vais indiquer quelques repères chronologiques qui me font réfléchir.

- La décision de passe se prend en mai
- La passe a lieu l'été
- La fin de l'analyse a lieu en octobre
- Et le cartel se réunit et me communique ma nomination en décembre.

Donc la décision de passe se prend avant la fin, mais la fin précède la nomination.

Alors ?

Tout ça est hors calcul !

C'est presque une preuve que « le sujet n'est pas sujet de la connaissance, mais sujet de l'inconscient ⁸ ». Le temps est court entre ces événements. Peut-on repérer qu'une urgence les a liées ? Si oui laquelle ?

Revenons sur ce terme d'urgence.

Actuellement c'est un terme qui s'impose dans notre société pressée. Cela devient presque une temporalité ordinaire, un mode dominant de la régulation collective. On l'entend fréquemment et le réfère au médical et à un état de crise. Mais si on laisse résonner ce terme, on l'entend se (re)lier à une décision grave, qui engendre une perte irrémédiable, on l'entend comme un changement de cap à ne pas « louper » qui ouvre à des bouleversements. Cela résonne également en lien avec le collectif, le besoin de l'autre auquel on fait

8 - Lacan J., *Le Séminaire VIII, Le transfert*, Le Seuil, Paris, p. 435.

appel pour entrer dans une procédure nécessaire. Et c'est aussi le moment où un sujet peut donner le meilleur de lui-même quand il est amené à prouver quelque chose dans une situation limite, dans « un cas d'urgence ». Je laisse là ces réflexions sur le terme qui préside à ce séminaire et qui dans le texte de Lacan se relie au terme de satisfaction, passe et fin d'analyse.

Ce dont je peux témoigner, c'est que je n'étais absolument pas dans un sentiment d'urgence lorsque j'ai fait ma demande de passe, ni hâte, ni précipitation, mais c'était un temps advenu où aucune inhibition ne retardait ma décision.

J'avais été quelquefois pressée de terminer mon analyse, j'avais l'intention de faire la passe mais cela « ne s'enclenchait pas. »

Cela durait...

Comme si la position particulière de la fin, après la levée du symptôme, l'apaisement pulsionnel, et la modification de jouissance me gardait entre demande et désir.

Si cela arrive, comme Lacan le remarque⁹ : « C'est que la position dite incestueuse conservée quelque part dans l'inconscient, c'est justement cette position de la demande. »

Ce que je gardais c'était justement ma demande sans réponse de l'Autre ; je ne cherchais plus à guetter la vérité comme j'avais pu le faire longuement dans l'analyse. J'étais plutôt à « fignoler » mon savoir sur le réel, toute occupée de la conjonction entre vérité et jouissance dans le *Sinthome*. Alors que la fin se parlait... La libido analysante ne s'épuisait pas et d'ailleurs je n'avais aucune idée de par où cela allait surgir.

Cela a surgi au moment où je m'entends formuler, à la sortie d'une séance, un énoncé dont la contradiction me saisit. C'est une révélation qui témoigne de la chute du Sujet Supposé Savoir et permet que se détache une dernière forme de lien aliénant à l'amour. S'en suit la décision de m'engager dans la procédure de la passe.

C'est un moment qui permet de saisir les trois « il n'y a pas » de Lacan :

- Il n'y a pas d'Autre de l'Autre
- Il n'y a pas de vrai sur le vrai
- Il n'y a pas de rapport sexuel

Rencontre qui éclaire autrement les connaissances théoriques et permet un acte d'une radicalité exceptionnelle.

9 - Lacan J., Le Séminaire VI, « Le désir et son interprétation », inédit, p.139.

Mais quand j'ai décidé de m'engager dans la procédure c'était sans envisager la question de la fin, c'était centré sur la question de la vérité : j'avais tellement dans ma vie, éprouvé la passion de l'ignorance que cette contradiction me permettait de saisir quelque chose d'extraordinaire du refoulement. Je situe là le « mirage de la vérité » dont parle Lacan dans sa préface à l'édition anglaise du Séminaire XI *Les quatre concepts de la psychanalyse*.

Quand la contradiction me révèle « la vérité de mon erreur » la part de tromperie encore contenue dans le transfert permet la chute du mythe familial, avec sa croyance à l'amour, qui ouvre un espace, un champ, une place vide. Je me retrouve entre erreur et mensonge et ce que j'attendais c'était plutôt de l'angoisse ou de la honte comme affect positionnel par rapport à l'être. Mais cela ne vient pas.

Affect positionnel c'est un terme que Lacan utilise dans le Séminaire VI « Le désir et son interprétation », p. 157 : « Affect comme concernant le rapport du sujet à l'être et le révélant ». Ce qui vient est saisissant, intense, une parole qui émerge et me dépasse ; et me fait un effet d'être. Au moment où s'impose la vérité comme effet du jeu des signifiants, ce qui vient c'est une décision, une création qui met en jeu aussitôt la dimension de l'acte, à partir de ma position de S barré.

Cette décision de faire la passe est donc l'idée d'un mouvement pour vérifier un énoncé qui n'aurait été qu'un aveu s'il n'avait servi au déchiffrage du réel ; dont le savoir énigmatique se vérifie dans la passe.

Cet événement m'a précipitée dans le moment de conclure dans lequel un reste de jouissance a cédé, c'était impérieux. Ce que j'ignorais encore m'était maintenant présenté : un reste de tromperie lié au transfert qui s'en trouva ainsi liquidé. C'était impérieux mais ce n'était pas urgent, si l'on se réfère à l'utilisation actuelle du terme. Par contre si l'on se réfère à l'utilisation du XVI^{ème} siècle qui était le participe présent : d'*urgere*, adjectif employé pour qualifier : « un argument qui a de la force » -, on pourrait alors considérer la passe comme un cas d'urgence. Ce ne serait pas au sens de précipitation dans la procédure, mais parce que la passe permet qu'un éclair soit saisi pour articuler un savoir, savoir qui ne souffre pas de retard. Et c'est bien le sens latin premier du mot « urgence ».

Après la passe, le nouage entre savoir et vérité opère d'une autre façon.

Ce reste de l'aliénation, actualisé dans le transfert, se défait et la fin de l'analyse s'en suit, dans ce nouveau rapport au mirage de la vérité.

La passe ne fait pas preuve par la nomination qui la conclut mais par la coupure qu'elle produit, du réel éprouvé.

Le fait de se soumettre à l'appréciation du jury dépend d'une position particulière : ne rien poser devant la faille de l'Autre, renoncer à ce que les mots servent la version du fantasme. Sous transfert cela perdure forcément, cela tient à la nature du signifiant. Dans la passe c'est une autre expérience du vide ; ce qui apparaît de manière fugace du désêtre n'est plus « tamponné » par le transfert. Cela le défie. Alors la tromperie par où le transfert tend à s'exercer dans le sens de la résistance, cède. C'est un virage.

Le désir de l'analyste, déjà à l'œuvre, car il est bien rare qu'on ne s'installe pas dans la place de l'analyste avant la fin de son analyse et même sans la passe, s'en trouve saisi d'une façon particulière qui le modifie. On aperçoit alors un écart avec le désir d'être psychanalyste et ce nouveau savoir, obtenu de la passe. Je pense que cela est lié à l'acte mais il me faut bien du travail encore pour tenter de le formuler.

Lorsqu'on énonce sa solution particulière sans rencontrer l'angoisse, cela signe que l'objet a été vidé de sa jouissance : c'est le long travail de la cure mais c'est le savoir de la passe. Un nouveau savoir qui sert le désir de l'analyste ; je ne sais si on peut dire qu'il l'éclaire mais en tout cas le déplie.

Peut-être parce que dans la passe il y a une force du symbolique, puisqu'il y a un retour aux signifiants de sa propre histoire : on parle des heures... et qu'en même temps c'est le réel qui est visé.

Cela produit donc un savoir à partir de son désir le plus intime, pas celui qui s'avancait masqué dans le fantasme ; mais un savoir inédit dont la formule gardée secrète, est à l'œuvre dans le désir de l'analyste, instruit de sa division et qui ne recule plus devant ce que fut l'horreur pour lui.

Perdre la tension qu'on avait avec l'horreur produit un manque qu'il s'agit de préserver. Il a à être là.■